Cycle « A table! »

**La grande bouffe**

 (La grande abbuffata)

 (Marco Ferreri France-Italie, 1973)

Fiche technique

Scénario: Marco Ferreri, Gabriel Azcona, Francis Blanche

Dialogues : Francis Blanche

Image: Mario Vulpiani,

 Musique: Philippe Sarde

 Producteurs: Jean Pierre Rassam, Vincent Malle, Edmondo Amati

 Interprétation:Marcello Mastroianni (Marcello), Michel Piccoli (Michel), Ugo Tognazzi (Ugo), Philippe Noiret (Philippe), Andréa Ferreol (Andréa), Monique Chaumette ( Madeleine)

Durée : 125 mn, Format 1.66:1

Sortie France: Cannes 17 mai 1973, puis en salles. Près de 2 500 000 spectateurs en 1973.

Prix de la critique Internationale Cannes 1973

Critiques et commentaires

Cet homme tranquille a habité le cinéma pendant une quarantaine d’années, comme personne d’autre. Son aventure cinématographique aura été l’une des plus passionnantes du cinéma post moderne. Car Ferreri aura été le grand cinéaste contemporain de la mise en crise et de la recherche poétique d’une nouvelle harmonie chez l’homme. Une grande idée, ou plutôt une grande intuition traverse son cinéma, moins intellectuelle qu’incarnée dans un univers *visible*, tactile et physique. La civilisation contemporaine, le monde moderne ont créé un homme incomplet, inachevé. Un homme consommé par les objets, par la société de masse ou la consommation de masse. Cet inachèvement ou cette frustration sont à la base même du cinéma de Ferreri, de son inspiration politique *et* poétique. Ferreri désirait que l’on repasse par le silence, le mutisme, un nouvel enfantement de l’homme un nouveau langage. Tout cela hors de la société, hors les idéologies, loin du travail.

Serge Toubiana, Cahiers du Cinéma n° 515 juillet-août 1997

Qui était ce personnage de femme pour vous?

« C’est la femme, toutes les femmes, elle incarne la maternité, c’est elle qui fait la nounou avec Noiret, avec d’autres, c’était plutôt « la pute »… c’est l’accompagnatrice jusqu’à la mort. C’est une femme qui s’offre à tous ces hommes, comme on offre son ventre. C’est la Terre, la féminité exacerbée. Quand je dis pute, ce n’est pas péjoratif, c’est celle qui se donne parce que ça fait du bien à l’homme. C’est l’intelligence, aussi, parce que sans rien dire, sans en parler avec eux, elle comprend et accepte tout, comme une mère accepte et pardonne à ses enfants… C’est aussi l’Ange de la mort, parce qu’elle les aide, en en profitant, en en jouissant. »

Entretien avec Andréa Ferréol par Serge Toubiana, Cahiers du cinéma n° 515

Vive Ferreri et Eustache! Haut les coeurs! Avec eux, on défèque et on baise. Bref, on respire.(…) La paire de baffes avec le film de Ferreri? Oui. Et c’est aussi - Ah! que gémissaient les âmes délicates qui ne voient jamais rien qu’avec leurs narines! - la tartine de merde. Nous voilà loin des savonnettes parfumées du Festival 1972. On a les su-sucres que l’on mérite. Et tel est bien le propos de Ferreri. Il nous annonce sur le ton du sermon apocalyptique, que celui qui a vécu par et pour la bouffe périra par la bouffe. Celui-là, c’est nous tous. Ferreri pousse la logique de la consommation jusque dans sa conséquence la plus extrême: la prolifération du déchet, et puisqu’il s’agit de bouffe, le déluge fécal. Recourons à l’euphémisme comme tout le monde: « merde » se prononce « pollution ».(…)

Les notables de Sade s’enfermaient dans un château pour explorer l’enfer de l’esclavage et de la toute puissance, de la souffrance et du plaisir, de l’amour et de la mort. Les notables de Ferreri s’enferment dans une villa fin de siècle, où la fascination des exotismes coloniaux a exercé ses ravages, et c’est pour un séminaire gastronomique assorti de partouzes apéritives et digestives.(…) Leur enfer c’est l’indigestion, le cri de douleur, le sang, font place au pet et à l’étron. Autant en emportent les vents.

Jean Louis Bory, Le nouvel Observateur, mai 1973

Aperçus de l’histoire de l’art:1641, Michel-Ange met la dernière main à sa fresque de la chapelle Sixtine. 1973, Reiser accepte de faire une publicité. Depuis le temps qu’il refusait, ça devait arriver. Le tout, c’était de ne pas se faire avoir et de ne pas faire une pub pour de la merde. *La Grande Bouffe* n’est certes pas une merde. Ceux qui pensent que c’est une merde, c’est Le Figaro et Le Canard enchaîné. Ils sont toujours d’accord les deux qui font la critique dans ces journaux-là. Le Figaro a titré: « Un sommet de mauvais goût ». Extrait de l’article: « On éprouve une répulsion physique et morale à parler de *La Grande Bouffe* (…) Le produit mérite au moins un Oscar mondial, celui de la vulgarité(…) nous sommes en présence d’un film gratuitement révulsif, qui ne signifie rien, qui n’aboutit à rien. Le mieux aurait été de n’en rien dire, mais je ne peux récuser mon devoir d’information. » il ne lui vient pas à l’idée qu’il peut changer de métier. Dans le Canard enchaîné, sous le titre « Les films qu’on peut ne pas voir », on lit: « Ce film, si j’ose dire, ne dure que deux heures, mais je m’y suis emmerdé quatre fois plus qu’à celui de Jean Eustache. C’est son plus grave défaut, il est emmerdant. Bien sûr, pour le Grand Prix de l’abjection, je le vois grand favori (…) Sa chiennerie va au comble de l’ordure, (…) Si encore c’était drôle, mais non, c’est sinistre. La semaine prochaine, après désinfection, je vous parlerai de cinéma. »

C’est ça , va te désinfecter, et fais gaffe à ne pas prendre froid.

Delfeil de Ton Charlie Hebdo n° 132 28 mai 1973

Et voilà que *La Grande Bouffe* de Ferreri provoque des émeutes un peu partout en France: la berceuse de Philippe Sarde sur les agonies scatologiques de Michel Piccoli, c’est une honte, c’est à vomir, un scandale, ça y est. Les foudres de la censure interdisent l’affiche de Reiser et finissent de mettre le feu à la fusée: ça marche du tonnerre de Dieu, c’est l’évènement de l’année. Six mois après *Le dernier tango à Paris*, on ne croyait plus possible d’indigner les foules, on se trompait.

Christophe Donner *Quiconque exerce ce métier stupide mérite tout ce qui lui arrive*, Grasset 2014, p. 278

Filmographie partielle de Marco Ferreri( 1928-1997) parmi 34 films réalisés de 1959 à 1996:

1959: L'appartement (El pisito), 1960: La petite voiture (El cochecito), 1963: Le lit conjugal (Una storia moderna: l’ape regina), 1964: Le mari de la femme à barbe (La donna scimmia) 1965: Break-up, érotisme et ballons rouges (L’uomo dei palloni), 1969: Dillinger est mort (Dillinger è morto) 1972: Liza ( La cagna), **1973: La grande bouffe (La grande abbuffata)** 1974: Touche pas à la femme blanche! (Non toccare la donna bianca!) 1976: La dernière femme (L’ultima donna) 1977: Rêve de singe (Ciao maschio), 1980: Pipicacadodo (Chiedo asilo) 1980: Conte de la folie ordinaire, 1983: L’histoire de Piera, 1988: Y’a bon les blancs, 1994: Faictz ce que vouldras.

La semaine prochaine, fin du cycle « A table! » :

**Le festin de Babette** (Babettes Gaestebud)

**Gabriel Axel, Danemark 1987, 102 mn**

Mercredi 14 janvier 2015 à 20 h